

—Y a-t-il des baleines dans la mer Rouge ? demanda Conseil.

—Oui, mon garçon, répondis-je, on en rencontre quelquefois.

—Ce n'est point une baleine, reprit Ned Land, qui ne perdait pas des yeux l'objet signalé. Les baleines et moi, nous sommes de vieilles connaissances, et je ne me tromperais pas à leur allure.

—Attendez, dit Conseil. Le *Nautilus* se dirige de ce côté, et avant peu nous saurons à quoi nous en tenir.

En effet, cet objet noirâtre ne fut bientôt qu'à un mille de nous. Il ressemblait à un gros écueil échoué en pleine mer. Qu'était-ce ? Je ne pouvais encore me prononcer.

—Ah ! il marche ! il plonge ! s'écria Ned Land. Mille diables ! Quel peut être cet animal ? Il n'a pas la queue bifurquée comme les baleines ou les cachalots, et ses nageoires ressemblent à des membres tronqués.

—Mais alors... fis-je.

—Bon, reprit le Canadien, le voilà sur le dos, et il dresse ses mamelles en l'air !

—C'est une sirène, s'écria Conseil, une véritable sirène, n'en déplaise à monsieur.

Ce nom de sirène me mit sur la voie, et je compris que cet animal appartenait à cet ordre d'être marins, dont la fable a fait les sirènes, moitié femmes et moitié poissons.

—Non ! dis-je à Conseil, ce n'est point une sirène, mais un être curieux dont il reste à peine quelques échantillons dans la mer Rouge. C'est un dugong.

—Ordre des syriens, groupe des pisciformes, sous-classe des monodelphiens, classe des mammifères, embranchement des vertébrés," répondit Conseil.

Et lorsque Conseil avait ainsi parlé, il n'y avait plus rien à dire.

Cependant Ned Land regardait toujours. Ses yeux brillaient de convoitise à la vue de cet animal. Sa main semblait prête à le harponner. On eût dit qu'il attendait le moment de se jeter à la mer pour l'attaquer dans son élément.

—Oh ! monsieur, me dit-il d'une voix tremblante d'émotion, je n'ai jamais tué de "cela."

Tout le harponneur était dans ce mot. En cet instant, le capitaine Nemo parut sur la plate-forme. Il aperçut le dugong. Il comprit l'attitude du Canadien, et s'adressant directement à lui :

—Si vous teniez un harpon, maître Land, est-ce qu'il ne vous brûlerait pas la main ?

—Comme vous dites, monsieur.

—Et il ne vous déplaierait pas de reprendre pour un jour votre métier de pêcheur, et d'ajouter ce cétacé à la liste de ceux que vous avez déjà frappés ?

—Cela ne me déplairait point.

—Eh bien, vous pouvez essayer.

—Merci, monsieur, répondit Ned Land dont les yeux s'enflammèrent.

—Seulement, reprit le capitaine, je vous engage à ne pas manquer cet animal, et cela dans votre intérêt.

—Est-ce que ce dugong est dangereux à attaquer ? demandai-je malgré le haussement d'épaule du Canadien.

—Oui, quelquefois, répondit le capitaine. Cet animal revient sur ses assaillants et chavire leur embarcation. Mais pour maître Land, ce danger n'est pas à craindre. Son coup d'œil est prompt, son bras est sûr. Si je lui recommande de ne pas manquer ce dugong, c'est qu'on le regarde justement comme un fin gibier, et je sais que maître Land ne déteste pas les bons morceaux.

—Ah ! fit le Canadien, cette bête-là se donne aussi le luxe d'être bonne à manger ?

—Oui, maître Land. Sa chair, une viande véritable, est extrêmement estimée, et on la réserve, dans toute la Malaisie, pour la table des princes. Aussi fait-on à cet excellent animal une chasse tellement acharnée que, de même que le lamantin, son congénère, il devient de plus en plus rare.

—Alors, monsieur le capitaine, dit sérieusement Conseil, si par hasard celui-ci était le dernier de sa race, ne conviendrait-il pas de l'épargner—dans l'intérêt de la science ?

—Peut-être, répliqua le Canadien ; mais, dans l'intérêt de la cuisine, il vaut mieux lui donner la chasse.

—Faites donc, maître Land," répondit le capitaine Nemo.

En ce moment, sept hommes de l'équipage, muets et impassibles comme toujours, montèrent sur la plate-forme. L'un portait un harpon et une ligne semblable à celles qu'emploient les pêcheurs de baleines. Le canot fut déposé, arraché de son alvéole, lancé à la mer. Six rameurs prirent place sur leurs bancs et le patron se mit à la barre. Ned, Conseil et moi, nous nous assimes à l'arrière.

—Vous ne venez pas, capitaine ? demandai-je.

—Non, monsieur, mais je vous souhaite une bonne chasse.

Le canot déborda, et, enlevé par ses six avirons, il se dirigea rapidement vers le dugong, qui flottait alors à deux milles du *Nautilus*.

Arrivé à quelques encablures du cétacé, il ralentit sa marche, et les rames plongèrent sans bruit dans les eaux tranquilles. Ned Land, son harpon à la main, alla se placer debout sur l'avant du canot. Le harpon qui sert à frapper la baleine est ordinairement attaché à une très-longue corde qui se dévide rapidement lorsque l'animal blessé l'entraîne avec lui. Mais ici la corde ne mesurait pas plus d'une dizaine de brasses, et son extrémité était seulement frappée sur un petit baril qui, en flottant, devait indiquer la marche du dugong sous les eaux.

Je m'étais levé et j'observais distinctement l'adversaire du Canadien. Ce dugong, qui porte

aussi le nom d'halicore, ressemblait beaucoup au lamantin. Son corps oblong se terminait par une caudale très-allongée et ses nageoires latérales par de véritables doigts. Sa différence avec le lamantin consistait en ce que sa mâchoire supérieure était armée de deux dents longues et pointues, qui formaient de chaque côté des défenses divergentes.

Ce dugong, que Ned Land se préparait à attaquer, avait des dimensions colossales, et sa longueur dépassait au moins sept mètres. Il ne bougeait pas et semblait dormir à la surface des flots, circonstance qui rendait sa capture plus facile.

Le canot s'approcha prudemment à trois brasses de l'animal. Les avirons restèrent suspendus sur leurs dames. Je me levai à demi. Ned Land, le corps un peu rejeté en arrière, brandissait son harpon d'une main exercée.

Soudain, un sifflement se fit entendre, et le dugong disparut. Le harpon, lancé avec force, n'avait frappé que l'eau sans doute.

—Mille diables ! s'écria le Canadien furieux, je l'ai manqué !

—Non, dis-je, l'animal est blessé, voici son sang, mais votre engin ne lui est pas resté dans le corps.

—Mon harpon ! mon harpon ! s'écria Ned Land.

Les matelots se remirent à nager, et le patron dirigea l'embarcation vers le baril flottant. Le harpon repêché, le canot se mit à la poursuite de l'animal.

Celui-ci revenait de temps en temps à la surface de la mer pour respirer. Sa blessure ne l'avait pas affaibli, car il filait avec une rapidité extrême. L'embarcation, manœuvrée par des bras vigoureux, volait sur ses traces. Plusieurs fois elle l'approcha à quelques brasses, et le Canadien se tenait prêt à frapper ; mais le dugong se dérobait par un plongeon subit, et il était impossible de l'atteindre.

On juge de la colère qui surexcitait l'impatient Ned Land. Il lançait au malheureux animal les plus énergiques jurons de la langue anglaise. Pour mon compte, je n'en étais encore qu'au dépit de voir le dugong déjouer toutes nos ruses.

On le poursuivait sans relâche pendant une heure, et je commençais à croire qu'il serait très-difficile de s'en emparer, quand cet animal fut pris d'une malencontreuse idée de vengeance dont il eut à se repentir. Il revint sur le canot pour l'assailir à son tour.

Cette manœuvre n'échappa point au Canadien.

—Attention ! dit-il.

Le patron prononça quelques mots de sa langue bizarre, et sans doute il prévint ses hommes de se tenir sur leur garde.

Le dugong, arrivé à vingt pieds du canot, s'arrêta, huma brusquement l'air avec ses vastes narines percées non à l'extrémité, mais à la partie supérieure de son museau. Puis, prenant son élan, il se précipita sur nous.

Le canot ne put éviter son choc ; à demi renversé, il embarqua une ou deux tonnes d'eau qu'il fallut vider ; mais, grâce à l'habileté du patron, abordé de biais et non de plein, il ne chavira pas. Ned Land, cramponné à l'étrave, lardait de coups de harpon le gigantesque animal, qui, de ses dents incrustées dans le platin, soulevait l'embarcation hors de l'eau comme un lion fait d'un chevreuil. Nous étions renversés les uns sur les autres, et je ne sais trop comment aurait fini l'aventure, si le Canadien, toujours acharné contre la bête, ne l'eût enfin frappée au cœur.

J'entendis le grincement des dents sur la tôle, et le dugong disparut, entraînant le harpon avec lui. Mais bientôt le baril revint à la surface, et peu d'instants après, apparut le corps de l'animal, retourné sur le dos. Le canot le rejoignit, le prit à la remorque et se dirigea vers le *Nautilus*.

Il fallut employer des palans d'une grande puissance pour hisser le dugong sur la plate-forme. Il pesait cinq mille kilogrammes. On le dépeça sous les yeux du Canadien, qui tenait à suivre tous les détails de l'opération. Le jour même, le steward me servit un dîner de quelques tranches de cette chair habilement apprêtée par le cuisinier du bord. Je la trouvai excellente, et même supérieure à celle du veau, sinon du bœuf.

Le lendemain, 11 février, l'office du *Nautilus* s'enrichit encore d'un gibier délicat. Une compagnie d'hirondelles de mer s'abattit sur le *Nautilus*. C'était une espèce de *Sterna nitidica*, particulière à l'Égypte, dont le bec est noir, la tête grise et pointillée, l'œil entouré de points blancs, le dos, les ailes et la queue grisâtres, le ventre et la gorge blancs, les pattes rouges. On prit aussi quelques douzaines de canards du Nil, oiseaux sauvages d'un haut goût, dont le cou et le dessus de la tête sont blancs et tachetés de noir.

La vitesse du *Nautilus* était alors modérée. Il s'avancait en flânant, pour ainsi dire. J'observai que l'eau de la mer Rouge devenait de moins en moins salée, à mesure que nous approchions de Suez.

Vers cinq heures du soir, nous relevions au nord le cap de Ras-Mohammed. C'est ce cap qui forme l'extrémité de l'Arabie Pétrée, comprise entre le golfe de Suez et le golfe d'Acabah.

Le *Nautilus* pénétra dans le détroit de Jubal, qui conduit au golfe de Suez. J'aperçus distinctement une haute montagne, dominant entre les deux golfes le Ras-Mohammed. C'était le mont Oreb, ce Sinai, au sommet duquel Moïse vit Dieu face à face, et que l'esprit se figure incessamment couronné d'éclairs.

A six heures, le *Nautilus*, tantôt flottant,

tantôt immergé, passait au large de Tor, assise au fond d'une baie dont les eaux paraissaient teintées de rouge, observation déjà faite par le capitaine Nemo. Puis la nuit se fit, au milieu d'un lourd silence que rompaient parfois le cri du pélican et de quelques oiseaux de nuit, le bruit du ressac irrité par les rocs ou le gémissement lointain d'un steamer battant les eaux du golfe de ses pales sonores.

De huit à neuf heures, le *Nautilus* demeura à quelques mètres sous les eaux. Suivant mon calcul, nous devions être très-près de Suez. A travers les panneaux du salon, j'apercevais des fonds de rochers vivement éclairés par notre lumière électrique. Il me semblait que le détroit se rétrécissait de plus en plus.

A neuf heures un quart, le bateau étant revenu à la surface, je montai sur la plate-forme. Très-impatient de franchir le tunnel du capitaine Nemo, je ne pouvais tenir en place, et je cherchais à respirer l'air frais de la nuit.

Bientôt, dans l'ombre, j'aperçus un feu pâle, à demi-décoloré par la brume, qui brillait à un mille de nous.

—Un phare flottant," dit-on près de moi.

Je me retournai et je reconnus le capitaine.

—C'est le feu flottant de Suez, reprit-il. Nous ne tarderons pas à gagner l'orifice du tunnel.

—L'entrée n'en doit pas être facile ?

—Non, monsieur. Aussi j'ai pour habitude de me tenir dans la cage du timonier pour diriger moi-même la manœuvre. Et maintenant, si vous voulez descendre, monsieur Aronax, le *Nautilus* va s'enfoncer sous les flots, et il ne reviendra à leur surface qu'après avoir franchi l'Arabian-Tunnel.

Je suivis le capitaine Nemo. Le panneau se ferma, les réservoirs d'eau s'emplirent, et l'appareil s'immergea d'une dizaine de mètres.

Au moment où je me disposais à regagner ma chambre, le capitaine m'arrêta.

—Monsieur le professeur, me dit-il, vous plairait-il de m'accompagner dans la cage du pilote ?

—Je n'osais vous le demander, répondis-je.

—Venez donc. Vous verrez ainsi tout ce que l'on peut voir de cette navigation à la fois sous-terrestre et sous-marine.

Le capitaine Nemo me conduisit vers l'escalier central. A mi-rampe, il ouvrit une porte, suivit les coursives supérieures et arriva dans la cage du pilote, qui, on le sait, s'élevait à l'extrémité de la plate-forme.

C'était une cabine mesurant six pieds sur chaque face, à peu près semblable à celles qu'occupent les timoniers des steamboats du Mississippi ou de l'Hudson. Au milieu se manœuvrait une roue disposée verticalement, engrenée sur les drosses du gouvernail qui couraient jusqu'à l'arrière du *Nautilus*. Quatre hublots de verres lenticulaires, évidés dans les parois de la cabine, permettaient à l'homme de barre de regarder dans toutes les directions.

Cette cabine était obscure ; mais bientôt mes yeux s'accoutumèrent à cette obscurité, et j'aperçus le pilote, un homme vigoureux, dont les mains s'appuyaient sur les jantes de la roue. Au dehors, la mer apparaissait vivement éclairée par le fanal qui rayonnait en arrière de la cabine, à l'autre extrémité de la plate-forme.

—Maintenant, dit le capitaine Nemo, cherchons notre passage.

Des fils électriques reliaient la cage du timonier avec la chambre des machines, et de là, le capitaine pouvait communiquer simultanément à son *Nautilus* la direction et le mouvement. Il pressa un bouton de métal, et aussitôt la vitesse de l'hélice fut très-diminuée.

Je regardais en silence la haute muraille très-accorde que nous longions en ce moment, inébranlable base du massif sableux de la côte. Nous la suivimes ainsi pendant une heure, à quelques mètres de distance seulement. Le capitaine Nemo ne quittait pas du regard la bousole suspendue dans la cabine à ses deux cercles concentriques. Sur un simple geste, le timonier modifiait à chaque instant la direction du *Nautilus*.

Je m'étais placé au hublot de babord, et j'apercevais de magnifiques constructions de coraux, des zoophytes, des algues et des crustacés agitant leurs pattes énormes, qui s'allongeaient hors des anfractuosités du roc.

A dix heures un quart, le capitaine Nemo prit lui-même la barre. Une large galerie, noire et profonde, s'ouvrait devant nous. Le *Nautilus* s'y engouffra hardiment. Un bruissement inaccoutumé se fit entendre sur ses flancs. C'étaient les eaux de la mer Rouge que la pente du tunnel précipitait vers la Méditerranée. Le *Nautilus* suivait le torrent, rapide comme une flèche, malgré les efforts de sa machine qui, pour résister, battait les flots à contre-hélice.

Sur les murailles étroites du passage, je ne voyais plus que des raies éclatantes, des lignes droites, des sillons de feu tracés par la vitesse sous l'éclair de l'électricité. Mon cœur palpitait, et je le comprimais de la main.

A dix heures trente-cinq minutes, le capitaine Nemo abandonna la roue du gouvernail, et se retournant vers moi :

—La Méditerranée," me dit-il.

En moins de vingt minutes, le *Nautilus*, entraîné par ce torrent, venait de franchir l'isthme de Suez.

(A continuer)

—Trouvez donc la réplique à certains mots d'enfant !

Si je te punis, dit une maman à sa petite fille, crois-tu que ce soit pour mon plaisir ?

Et l'enfant :

—Pour le plaisir de qui, alors ?

LE PARLEMENT FÉDÉRAL

Dans la séance du 3 avril, au sénat, la résolution censurant le gouvernement sur ce qu'il ne presse pas la construction du Pacifique avec plus de rapidité, a été emportée par un vote de 34 contre 24.

L'hon. M. Letellier de St. Just dit que le résultat de cette résolution, telle que sanctionnée par la décision du Sénat, était une défaite du gouvernement à moins qu'une motion de confiance ne soit passée à la Chambre des Communes pour contrebalancer l'effet de celle-ci.

Dans les Communes, M. Desjardins fait une motion demandant les correspondances, les pétitions et les mémoires qui existent depuis 1872, au sujet de la raffinerie du sucre. Il parle en français à l'appui de sa motion, citant des chiffres et des opinions de poids au soutien de sa demande, qui est finalement accordée.

Dans la séance du 4, M. Mackenzie présente des nouveaux bills relatifs aux commissaires du havre de Montréal, aux douanes de Manitoba, à la compagnie de chemin de fer *Northern*, et aux statistiques des chemins de fer. Le bill relatif aux Indiens est lu une troisième fois et passé.

En comité de subsides, sur discussion de l'item \$26,000 pour le collège militaire, M. Langevin fait remarquer que les règlements de ce collège ignorent l'existence des Canadiens-Français, puisqu'on exige une connaissance parfaite de l'anglais. Il contraste cette tactique avec la conduite de l'Université Laval, où se trouvent des professeurs et des étudiants anglais.

L'hon. M. Vail promet de prendre ces remarques en considération.

Le comité continue ses travaux le 5. L'item de \$810,000 pour l'exploration du chemin de fer Pacifique entraîne une longue discussion, dans le cours de laquelle M. Masson soutint vigoureusement la politique du gouvernement précédent. Entre autres choses, il dit :

—Il y a deux manières de construire les chemins de fer ; dans un pays peu étendu, mais riche et peuplé, on les construit avec de l'argent ; dans un pays d'une grande étendue, mais pauvre et ne contenant qu'une population peu considérable, tel que le nôtre, on les construit en donnant des terres. L'ancien gouvernement proposait de construire notre chemin du Pacifique avec les terres du Nord-Ouest. Si les députés de l'opposition d'alors croyaient que ces terres n'étaient pas suffisantes pour construire le chemin, pourquoi ne se sont-ils pas ralliés au très-honorable député de Kingston sur cette question ? Mais ces terres suffisaient amplement, et il n'était pas difficile de trouver des compagnies pour entreprendre les travaux. En effet, la seule difficulté qui se soit présentée, c'a été la rivalité de deux capitalistes qui voulaient obtenir le contrat. Sir George-Etienne Cartier avait dit aux habitants de la province de Québec que ce chemin n'était pas construit simplement dans le but de coloniser le Nord-Ouest, mais que nous devions le construire pour le Canada.

—Le parti conservateur pensait que nous nous suiciderions en construisant ce chemin de fer, si nous ne le faisons pas passer sur la rive nord du lac Supérieur. Le fait de coloniser le Nord-Ouest pour le rendre dépendant des États-Unis nous ferait croire que les intérêts de ce territoire sont analogues à ceux des États-Unis et non aux nôtres. Une telle politique aurait eu pour résultat de détacher le Nord-Ouest de la Confédération."

Plusieurs membres prirent ensuite la parole, et l'item ne fut passé que vers 2 heures du matin le 6, après quoi la Chambre s'ajourna.

La séance du 6 fut également monopolisée par le comité des subsides.

La séance du 7 n'offre que peu d'intérêt ; on y a passé plusieurs bills, et quelques items des subsides.

Les Etoiles filantes et la masse de la terre.—En énumérant le nombre des étoiles filantes que l'on voit, au-dessus d'un horizon donné, pendant les différentes nuits de l'année, en calculant le nombre d'horizons analogues qui embrasseraient la surface entière du globe, en tenant compte des directions des étoiles filantes, des variations mensuelles, etc., un éminent géomètre américain, M. Simon Newcomb, a démontré qu'il ne tombe pas moins de cent quarante-six milliards (146,000,000,000) d'étoiles filantes par an sur la terre.

Le volume des météorites est estimé en moyenne à un millimètre cube. Le nombre annuel des étoiles filantes représente donc un volume de 146 mètres cubes, et d'un poids de 1,750,000 livres. C'est autant d'ajouté tous les ans à la masse de la terre et à son volume. Or, tout mouvement de rotation se ralentit à mesure que s'accroît le rayon de la sphère en mouvement. Donc, le mouvement de rotation de la terre doit se ralentir et la durée du jour augmenter ! En effet, les astronomes Hally, Laplace et Delaunay, constatèrent que le mouvement de la lune autour de la terre s'accélérait lentement, du moins en apparence, mais n'en devinrent point la cause. La voici : le ralentissement graduel du mouvement de la terre. Ce changement, dans les conditions de notre planète, n'a cependant rien d'alarmant, car le ralentissement provenant de l'augmentation de la masse de la terre par l'absorption des météorites ne sera que d'une seconde en cent mille ans.